

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Band: [95] (2007)
Heft: 1512

Artikel: L'Escabelle : tentative de coopérative féministe
Autor: Carreras, Laetitia / Goepfert, Michèle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-283146>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Escabelle: tentative de coopérative féministe

L'Escabelle ou l'histoire d'une coopérative parisienne de femmes électriciennes, menuisières et peintres en bâtiment. Une expérience collective qui a duré de 1982 à 1985. Parcours retracé par Michèle Goepfert, électricienne de l'Escabelle.

Propos recueillis par Laetitia Carreras

La création de l'Escabelle

L'idée de la SCOP (Société Coopérative Ouvrière de Production) est née pour que des femmes formées aux métiers du bâtiment puissent travailler dans une entreprise sans subir le sexisme de leurs collègues masculins. A cette époque, en 1981, les difficultés ne résidaient pas tant dans les possibilités de formation. En effet, les filières de formation étaient ouvertes aux femmes, même si nous n'étions qu'une petite minorité d'apprenties. Par contre, les femmes dans les métiers du bâtiment avaient de la peine à trouver du travail et à le garder. Leurs collègues étaient de manière générale odieux et leur menaient la vie dure.

Au départ, il y avait trois féministes pour initier et soutenir le projet, sans être pour autant formées aux métiers du bâtiment. L'une d'entre elles était fonctionnaire à Paris. Elle aidait à la création d'entreprises et connaissait déjà la structure des sociétés coopératives. Ensuite, se joignèrent à l'entreprise deux menuisières de formation¹ qui ne voulaient pas travailler dans une entreprise traditionnelle. Puis elles ont rencontré une électricienne qui avait travaillé sur différents chantiers dans des entreprises ordinaires. Sur ce je suis arrivée, je rentrais d'Angleterre, où j'avais fait une formation d'électricienne. Moi non plus, je ne voulais pas travailler dans une entreprise traditionnelle. J'avais bien trop peur des comportements sexistes, je ne pensais pas que j'arriverais à les supporter. Nous avons donc commencé à monter le projet, bientôt rejointes par trois peintres.

A ce moment, nous étions sept artisanes en plus des trois initiatrices. Dans ce groupe de dix, seules les peintres ne revendiquaient pas une identité féministe. Elles venaient de terminer leur formation et c'était l'idée de la coopérative qui leur plaisait. En revanche, parmi les artisanes, nous étions trois à avoir fait des études et à avoir occupé des emplois de « col blanc »; de plus, notre collègue électricienne avait longtemps fréquenté les milieux féministes, il y avait donc peu de différences idéologiques entre nous. Ces divergences entre les peintres et nous n'ont pas été sans créer quelques tensions.

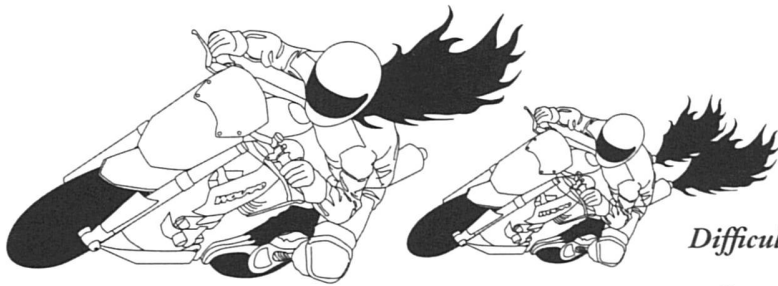
Devenir électricienne

Lorsque je suis devenue électricienne, je ne voulais plus d'un boulot « intellectuel », j'avais une formation universitaire, mais je ne voulais pas me compromettre avec la société capitaliste. De plus, j'étais une féministe très engagée. C'est dans ce contexte que j'ai rencontré des femmes formées aux métiers du bâtiment. Dans les années 70, les féministes voulaient être complètement autonomes et donc tous les petits travaux que les femmes laissent habituellement aux hommes, nous nous étions mises à les apprendre. Quand je me suis tournée vers cette formation, je pense qu'il y avait aussi un peu de volontarisme féministe : « les femmes sont capables de tout, on va leur montrer ».

Les débuts de l'Escabelle

Avant de commencer, trois d'entre nous ont effectué un stage de gestion. C'est comme ça qu'une des menuisières, une des initiatrices du projet et moi-même sommes devenues les co-gérantes de la SCOP. Nous étions sept artisanes à ce moment. Parmi ces sept, une seule avait une solide pratique professionnelle, alors que toutes les autres n'avaient qu'une expérience restreinte. De ce fait, nous étions plus lentes que les artisanes confirmées. Nous étions aussi plus minutieuses, parce qu'en tant que femmes nous avons été socialisées différemment.





Nous nous sommes lancées dans un emprunt, car une des deux menuisiers nous avait convaincues d'acquiescer de coûteuses machines. Nous faisons des chantiers de transformation et de rénovation et pour se diversifier, nous avons aussi l'intention de proposer des stages de formation et de bricolage. Nous avons touché une subvention du ministère² d'Yvette Roudy, car l'Escabelle était une société qui employait uniquement des femmes et qui créait des emplois. En revanche, nous n'avions aucun carnet de commande. Au départ, ce sont les copines qui ont annoncé la naissance de l'Escabelle et les journalistes ont rattrapé. On a eu droit à de nombreux articles dans la presse qui nous ont permis d'obtenir des chantiers. Mais nous n'avions pas compris la nécessité de faire du démarchage commercial.

Les personnes qui faisaient appel à nous savaient généralement que nous étions une entreprise de femmes et nous avaient choisies pour cette raison. Pour les autres, nous annoncions d'emblée la couleur, et ensuite on partait faire notre devis. Certaines nous ont employées en espérant que, en tant que femmes, nous serions moins chères que nos confrères. Nous avons même eu des féministes qui trouvaient qu'on pouvait bien leur faire un prix...

Le fait d'être une entreprise de femmes dans le bâtiment était difficile, mais nous étions très fières d'avoir réussi à nous imposer dans un univers aussi masculin. Nous aimions ce que nous faisons, c'était une source de grande satisfaction, un vrai bonheur de pouvoir exercer notre métier.

Travailler en auto-gestion

Nous travaillions en auto-gestion, chacune participant à l'ensemble des tâches : devis, administration, relation avec les client-e-s, etc. Nous avons dû tout apprendre. C'était épuisant. Je crois que ne n'ai jamais travaillé aussi dur de ma vie.

C'était l'ambiance des années 70, on ne voulait pas être de méchants patrons. Par exemple, l'une d'entre nous ne faisait pas grand-chose, et nous parlions pudiquement de ses problèmes de rythme...

Chacune était parfaitement autonome dans son atelier, il n'y avait aucun contrôle, mais pas de soutien non plus. Rétrospectivement, je pense que nous avons commencé à réaliser ce projet alors que nous n'étions pas prêtes, nous n'avions pas d'argent, peu d'expérience. C'est vrai que nous avions aussi toutes besoin d'un emploi. L'idée de se lancer dans ce projet, somme toute bancale, reflète bien l'héritage des années 70. Actuellement, nous aurions sans doute attendu d'avoir davantage de garanties avant de démarrer.

Difficultés financières

On se payait le SMIC³, parce qu'on ne pouvait pas se rétribuer davantage. Certains mois on devait attendre, donc on était très souvent endettées. Et un jour, notre comptable nous a mis devant une alternative définitive : ou bien on déposait le bilan ou bien on se faisait liquider deux mois plus tard. Donc on a déposé le bilan. Nous avions des dettes énormes en charges sociales mais heureusement, comme nous étions une société coopérative, l'État a épongé. Nous avons aussi cinq mois de retard pour les salaires. Je me demande encore comment on a fait pour vivre pendant cette période. Enfin, on a liquidé tout ce qu'on avait, on a revendu les machines, au meilleur prix possible. Et je me suis retrouvée au chômage...

Après l'Escabelle

L'Escabelle reste pour moi une très grande aventure, une leçon de vie. Je me suis énormément investie. Pendant deux ans et demi, j'ai respiré, mangé, bu l'Escabelle. Il n'y avait pratiquement plus que ça. J'ai appris ce que voulait dire gérer sa propre entreprise. Plusieurs d'entre nous ont continué à travailler dans leur métier. Deux menuisiers se sont installées et ont ouvert une menuiserie qui fonctionne depuis plus de 20 ans. Mon autre collègue électricienne et en tout cas une des peintres continuent également à travailler comme artisanes.

¹Il existe en France une possibilité pour les adultes de faire un apprentissage de façon intensive et cela donne un titre qui est un CAP. Plusieurs femmes de l'Escabelle avaient réalisé leur formation dans ce cadre.

²Ministère de la condition féminine.

³Salaires Minimum Interprofessionnel de Croissance.

sa
re
le
m